

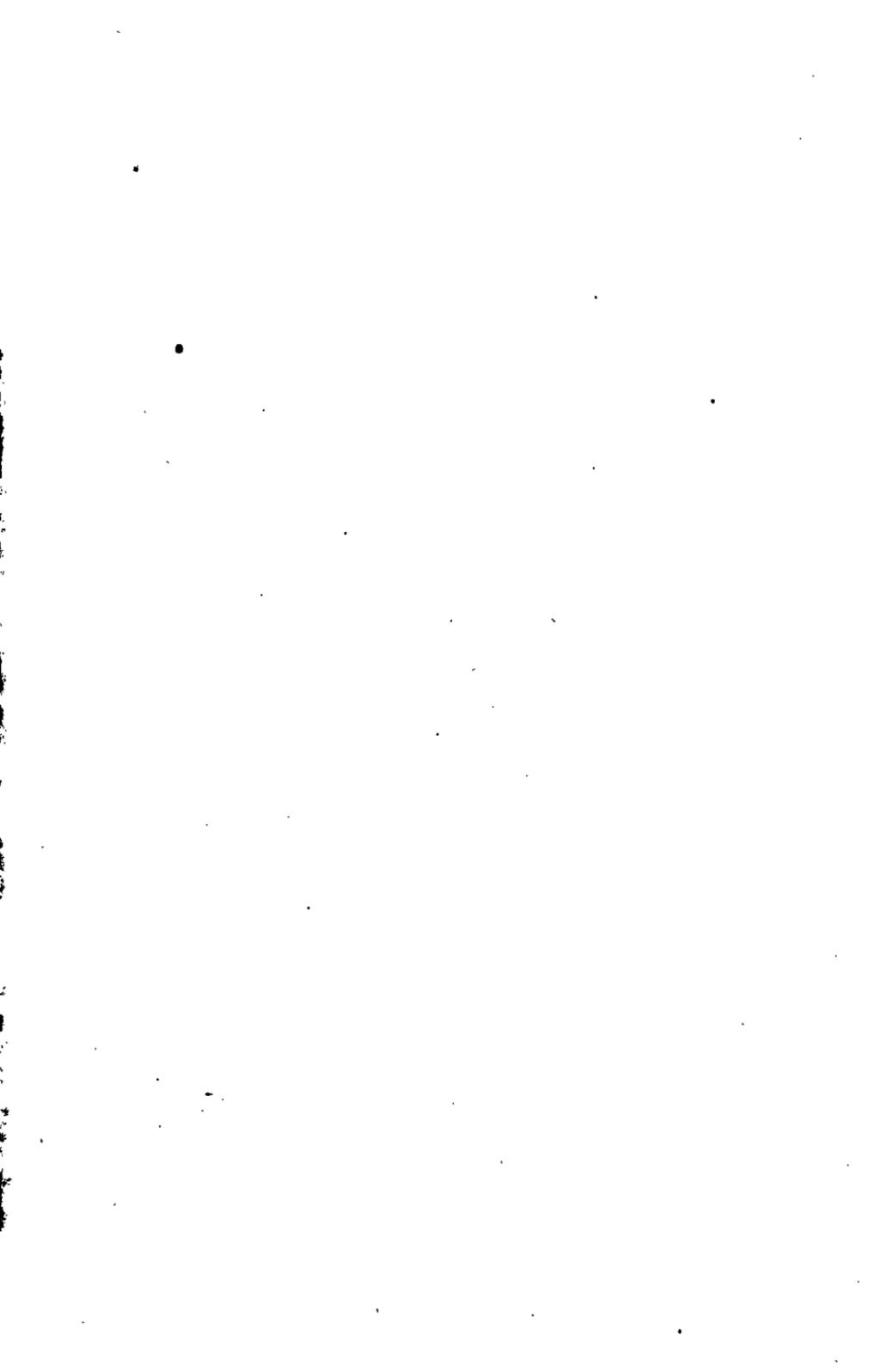
YVONNE ESCOULA

L'APATRIDE

roman

nrf

GALLIMARD



L'APATRIDE

DU MÊME AUTEUR

nrf

POURSUITE DE VENT.
PROMENADE DES PROMESSES.

YVONNE ESCOULA

L'APATRIDE

roman

nrf

GALLIMARD

Deuxième édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-huit exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de 1 à 55, et trois, hors commerce marqués de A à C.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

à K. B.
en souvenir des temps héroïques

Je suis de l'humeur la plus pacifique. Mes désirs sont : un modeste abri, un toit de chaume mais un bon lit, une bonne table, du lait et du beurre, très frais, devant la porte quelques beaux arbres, et si le bon Dieu veut me rendre tout à fait heureux, qu'il m'accorde la joie que soient pendus à ces arbres quelque six ou sept de mes ennemis. D'un cœur ému je leur pardonnerai avant leur mort tout le mal qu'ils m'auront fait pendant leur vie — car il faut pardonner à ses ennemis, mais pas avant de les voir pendus.

HEINE

(Gedanken und Einfälle).

I

J'aimais les boîtes de cigares sur lesquelles on lit *Suerdieck & Cia Maragogipe Bahia 25 Baroneza Erna pequena*, les saucisses de Francfort et les promenades autour du Nikolassee. Rien ne m'intéressait. Je menais une vie rudimentaire, singulière petite moule cependant amarrée solidement sur les bords de la Spree, ignorant l'angoisse et l'aventure, et les jours passaient sur moi comme un courant d'eau continu dans lequel je pêchais le manger et le boire. Mes gens me trouvaient décevante, je le leur rendais bien.

L'atmosphère de la maison était d'une transparence suspecte et mes hôtes s'appliquaient à jouer leur rôle avec une sincérité qui ne trompait personne. Je m'étais intégrée à leur vie sans y apporter le moindre trouble et, s'ils devaient me juger bien sotté, ils n'en laissaient rien voir et se contentaient d'apprécier ce qu'ils appelaient aimablement ma bonne éducation. J'étais satisfaite qu'on me laissât tranquille, je vivais au ralenti, j'amassais des réserves pour plus tard.

Le déjeuner du matin nous réunissait dans l'alcôve vitrée que l'on appelait le jardin d'hiver. Frau Doktor était de santé chétive et mes mollets ronds l'impressionnaient. Elle avait espéré trouver en moi une confidente et ma jeune hargne la déçut, mais par la suite, lorsqu'il fut évident que l'adversaire n'avait pas eu plus de chance, elle se réjouit de ma bienveillante neutralité. Bonjour, chère enfant, disait-elle chaque matin d'un ton plaintif en m'invitant à m'asseoir. Elle souriait parfois avec une maladresse timide et le sourire errait sur ses lèvres comme un signal mystérieux venu d'un monde étranger.

« Ces messieurs sont en retard. »

Elle hochait tristement la tête en me prenant à témoin. Je ne répondais jamais rien, je pensais qu'elle aurait dû s'y faire et qu'il eût été cruel d'exiger des messieurs beaucoup d'empressement à venir s'asseoir devant un pot de cacao aigre. Gunther avait tenté de se dérober à la corvée familiale mais Frau Doktor l'avait pris par les sentiments. Le déjeuner du matin était une mortification qu'elle imposait aux messieurs et dont elle souffrait au même titre qu'eux.

Gregor descendait le premier et dès le seuil de la porte se livrait aux effusions matinales comme un chien s'ébroue. S'il se sentait le moins du monde encouragé, il en profitait pour m'appeler *Fräuleinchen* et me déconseillait de mettre du sucre dans mon cacao : vous êtes suffisamment sucrée comme ça ! Il embrassait cérémonieusement sa femme et ce baiser l'ayant dégrisé, il s'absorbait dans la lecture des journaux. Gregor était grand et bien proportionné, d'une raideur qui passe en Prusse pour de l'élégance et que la pratique des sports n'assouplit pas. S'il paraissait être une contrefaçon de son fils, cela ne tenait nullement à l'âge, car il était jeune d'aspect et vigoureux, mais plutôt à une certaine déféctuosité de l'ensemble, chaque détail du visage du père paraissant un ersatz de basse qualité de celui du fils. C'étaient surtout les yeux qui les faisaient dissemblables : Gregor avait des yeux globuleux et montés sur tige, impropres à exprimer autre chose que des caricatures de sentiments.

Les époux avaient depuis longtemps épuisé tous les sujets de conversation et même de dispute et leur intimité se bornait à se taire ensemble. J'interprétais d'abord leur silence comme le signe d'une entente tacite forgée par des années de cohabitation. Mais Gunther entrait. De commode, le silence devenait gênant et soudain complices, les époux recouraient aux nouvelles du jour, à la négligence de Minna, au vieux docteur Körtner dont la voiture passait dans la rue, à moi-même enfin, mais en dernier ressort et quand tous les autres moyens avaient échoué. Gunther affrontait ce torrent de lieux communs avec un calme insolite mais je le soupçonnais de goûter un plaisir amer, retiré dans son mutisme comme dans une tour. De son visage ce que je connaissais le mieux c'était son oreille droite, petite et ourlée d'engelures cicatrisées, ensuite son œil droit, un grand œil égyptien que je voyais

de face sur le dessin du profil et dont le bleu avait l'éclat des nuits de gel. Il ne me regardait jamais, il ne m'adressait jamais la parole, je n'existais pas pour lui, nous n'existions pas.

Il m'avait fallu près d'une année pour situer à peu près les positions respectives des adversaires, bien que je restasse dans l'ignorance des motifs de leur mésentente. Frau Doktor me paraissait nettement plus intelligente que son mari, mais elle avait tendance à s'effacer devant lui, à faire son possible pour le mettre en valeur bien qu'il ne pût lui échapper qu'elle avait épousé un imbécile. M. Beneckendorff n'était pas assez sot pour méconnaître la supériorité de sa femme mais pour rien au monde il n'eût accepté d'en convenir. Il goûtait une joie revancharde à la mortifier devant des tiers, sûr de pouvoir compter sur sa soumission et même sa complicité. Devant son fils il jouait au mari prévenant et au père noble mais Gunther était comme un roc : fermé de partout, lisse à décourager l'escalade, insaisissable sans être fuyant. Alpiniste malheureux, M. Beneckendorff côtoyait les précipices, y tombait parfois, se déchirait aux rochers. Il entendait que son fils l'aidât à consolider l'image qu'il se faisait de lui-même, autant pour se rassurer que pour convaincre les autres. Ses avances étaient toujours mal accueillies : on y répondait par une indifférence insultante quand ce n'était pas avec une ironie ouverte. A mon égard Gunther avait dépensé beaucoup d'ingéniosité pour se rendre odieux mais il n'y était pas parvenu. Je devinais que c'était simple mesure de défense de sa part et je lui en tenais compte. Comme lui je haïssais les gens qui à la faveur d'une dépression passagère ou d'une minute d'euphorie pénètrent par effraction dans notre intimité. Il nous arrivait parfois de nous rencontrer dans la bibliothèque et d'y rester en tête à tête pendant des heures sans échanger une parole. Madame Beneckendorff appartenait à cette espèce de femmes abusives qui sous prétexte de s'informer si tout va bien harcèlent constamment les gens auxquels elles portent de l'intérêt. Elle entr'ouvrait donc la porte de son bureau et manifestait par de bruyants soupirs ce qu'elle pensait de notre mutuelle antipathie. Mais qui parlait de sympathie ou d'antipathie ? Et comment lui faire entendre que c'était beaucoup donner à autrui que de ne rien lui demander, ni son temps, ni sa peine, ni amitié, ni amour ?

Bien que vivant sous le même toit que lui, je pensais à Gunther

comme à quelqu'un que j'aurais connu autrefois et perdu de vue. Notre connaissance s'était limitée à quelques instants très courts et remontait à mon arrivée à Berlin. En l'absence de sa mère, retenue au lit par une foulure, il était venu m'accueillir à la descente du train. Je cherchai d'un œil anxieux une silhouette de femme emmitouffée de fourrures rappelant la photographie que je tenais à la main et je me souviens encore de l'instant où j'aperçus Gunther, appuyé contre un pilier, l'air distant et ennuyé, et de la surprise que je ressentis quand il vint vers moi sans hésiter à travers la foule qui nous séparait. Je fus frappée de l'expression de gravité de ce beau visage, du pli boudeur de la bouche et de la façon désinvolte dont il paraissait supporter le froid. Bien qu'il ne portât pas d'uniforme il n'avait pas l'air d'un civil. Je lisais déjà sur ce visage mi-soucieux, mi-insolent, qu'il se savait beau et s'en moquait, qu'il méprisait les femmes, qu'il ne goûtait ni les livres ni les occupations sédentaires et qu'il se connaissait comme l'un des sept fils de la famille allemande, décidé à conquérir sa place au soleil. Je n'avais pas l'habitude de juger les gens, mon père m'ayant jusque-là rendu le service de penser pour moi, aussi me fallut-il admettre par la suite que Gunther aimait les livres, qu'il était fils unique et de peu d'ambition.

Après le déjeuner, quand nous eûmes fait connaissance, Frau Doktor dont la bienveillance était agressive, suggéra à Gunther de faire avec moi une promenade autour du lac. Elle m'assenait dès le premier jour tous les bonheurs que réserve Zehlendorf à ses heureux habitants. Elle insista si bien que Gunther fut obligé de céder et que malgré ma fatigue je fus contrainte d'accepter comme une faveur ce qui m'était une pénible obligation. Tous deux de fort mauvaise humeur, nous traversâmes en silence les rues de Zehlendorf. Le gravier du trottoir affleurait par endroits sous la neige glacée et des grilles de cristal enserraient les villas de ce lieu étrange. A deux reprises mon soulier resta planté dans la neige et Gunther me regarda d'un air de commisération méprisante.

« N'avez pas de bottes ?

— Non.

— Pas de souliers de ski ?

— Il n'y a pas de montagnes à Orléans. »

Il rit, d'un rire gouailleur et je crus comprendre dans ce qu'il marmottait que si la montagne ne vient pas à nous, il faut aller à elle.

Quand le pavé trop glissant invitait aux chutes il me tendait un bras distant. La curiosité que suscitait notre passage m'intrigua :

« Que regardent-ils ?

— Votre manteau. »

L'étonnement me coupa la parole pendant que je suivais mon guide. Ce que ma mère avait trouvé au plus bas prix aux Soldes annuels des Galeries Jeanne d'Arc ! C'était la première fois que mon élégance faisait se retourner les gens dans la rue.

Un petit sentier noirâtre entre deux talus neigeux menait aux abords du lac. Une tristesse redoutable étreignait le paysage de tous côtés. Au bord d'une terrasse dont les vagues pétrifiées se hérissaient d'épieux, des arbres grêles n'en menaient pas large. Au delà, la forêt de pins cernait l'horizon. On n'entendait aucun bruit et les oiseaux qui traversaient le ciel, d'un vol pressé et silencieux, n'apportaient le secours d'aucune vie. Gunther s'engagea dans le sentier et je marchai derrière lui, l'haleine fumante et le pied mal assuré, pestant contre mon père dont l'ambition m'avait menée là.

A l'extrémité du lac, Gunther s'arrêta et se retourna vers moi :

« Comment trouvez-vous cela ?

— Triste. »

Il me regarda dans les yeux avec sévérité et tout ce que je pouvais apprendre sur Gunther, je le sus en cette minute.

« C'est pourtant ce que nous avons de plus gai à vous offrir. »

Il resta planté devant moi, non par maladresse, mais s'interrogeant probablement sur l'opportunité d'une conversation. Cette seconde d'hésitation décida de nos relations futures : il me soupesa, me jugea et me rejeta, puis tourna brusquement les talons.

Après avoir fait le tour du lac, nous regagnâmes la maison sans échanger d'autres paroles. Des mois passèrent, mais jamais plus nous n'eûmes l'occasion ni le désir de renouer conversation.

C'est ainsi que repoussée par Gunther et déçue par mes hôtes, je fus amenée à vivre sur mes réserves, touriste parmi les hommes. Mais les événements m'appauvrirent, car mon égoïsme n'était pas de premier choix. Je me sentis gagner par le malaise général et

ne sachant comment y échapper je commençai à m'en prendre à mon père, ah ! celui-là, alors... mais sans aller plus loin. Puis je soumis l'ensemble de sa conduite à mon égard à un examen sévère qui se termina par une condamnation sans appel. Je le traitais d'imbécile, de triple idiot, mais faute de pouvoir l'atteindre, ces insultes n'eurent pas de suite. Je gardai longtemps une dent contre les Hollandais parce que c'est au retour du congrès d'Amsterdam que mon père prit l'initiative de m'envoyer en Allemagne. Pendant trois mois il fut question de voyages, de congrès, de jetons de présence et d'indemnités de déplacement. Et que les voyages forment la jeunesse. Il exultait à l'idée d'aller narguer les boches chez eux par personne interposée et se réjouissait par avance de lire dans le journal corporatif des cheminots la relation de mon voyage : un an dans l'enfer nazi, par Line Moreau. Je ne suis pas sûre qu'il n'ait pas rêvé pour moi d'une brillante carrière d'espionne ou tout au moins d'observatrice, pour la plus grande gloire du mouvement syndical français. Pourquoi l'embarquer sur cette galère, disait ma mère dont la mémoire était facétieuse et qui ne pardonnait pas à mon père ses sentiments anti-cléricaux. Mon père répondait que nous avions un ambassadeur là-bas et qu'on n'oserait pas toucher à un seul de mes cheveux. Par ailleurs, il se plaignait que notre représentant à Berlin fût un réactionnaire qui avait sans nul doute partie liée avec les boches : mon père n'en était pas à une contradiction près. Nous cultivons le paradoxe en famille, car l'Allemagne d'Hitler s'offrit à moi comme une possibilité inespérée de conquérir enfin ma liberté. Pendant de longues années, j'avais été réduite au rôle d'animal domestique par un tyran familial qui se nourrissait de grands mots et de majuscules. Liberté-Egalité-Fraternité, Solidarité-Patrie humaine-Révolution, autant de mots vidés de sens par l'excès de zèle de mon père qui étouffait ma tendresse sous les discours. Il me traînait dans les meetings et je restais assise près de l'estrade sans avoir l'espoir de m'endormir au milieu de tout ce bruit. Mon apathie le découragea mais il ne se tint pas pour battu. Il suivit mes études avec vigilance et je sentais qu'il me tenait en réserve pour quelque dessein orgueilleux. C'est à mon père que je dois d'avoir apprécié beaucoup plus tôt qu'il eût été normal la douceur d'un après-midi au bord du Loiret, dans une indifférence totale pour le paradis céleste

comme pour la terre promise aux hommes de bonne volonté.

Depuis que j'étais à Berlin, la figure de mon père m'apparaissait plus nettement et je pensais à lui avec une sourde rancune. J'aurais voulu l'y voir, les pieds dans la neige ou devant l'assiettée de soupe aux asperges, il eût fait un drôle de conspirateur. Je craignais aussi les indiscretions de la censure, car mon père ne pouvait s'empêcher de glisser dans ses lettres de lourdes allusions qu'il croyait être le fin du fin de l'habileté. Son idée fixe, c'était la « documentation », il en voulait, il en demandait et il s'étonnait de ne pas en recevoir. J'ignore de quelle documentation il pouvait s'agir et à quels chiffres il faisait allusion, peut-être ne le savait-il pas lui-même. J'eusse été bien en peine de lui en procurer. Je ne connaissais personne. Ma réserve ne m'avait pas permis de me faire des amis parmi mes camarades de cours, d'autre part, les professeurs et les élèves craignaient de se compromettre avec une Française dont on ignorait les sympathies ou les antipathies pour le régime. Mes seules relations étaient Minna, la bonne des Beneckendorff, et son mari Hermann, un homme brutal et grossier chargé de l'entretien du jardin. Il était insolent et obséquieux mais on lui faisait bonne figure pour quelque motif qui m'échappait. Il posait souvent des questions insidieuses qui me prenaient au dépourvu et jouissait alors de mon embarras : il m'assurait qu'il n'irait pas voler des chevaux avec moi.

J'avais aussi de cruels soucis d'argent. Mon père avait décidé que je devais me débrouiller toute seule et subvenir à mes besoins en donnant des leçons : il satisfaisait ainsi ses principes et son avarice.

Malgré les désagréments de l'exil, ma rancœur à l'égard de mon père était la plus forte et me rappelait qu'il n'est nullement besoin de passer le poteau frontière pour se sentir étranger. La situation aurait pu rester stationnaire longtemps, je m'en accommodais fort bien, ma servitude passée me pesait davantage que la dure réalité du moment présent. C'est alors que je fis connaissance avec la peur. Mais il ne me fut pas donné de m'habituer à la peur, de me mettre en ménage avec elle. Cette tard-venue dans ma vie eut raison d'un seul coup de mon calme, de mon indifférence, de mon égoïsme. J'ouvris les yeux à la vie cette nuit-là. La nuit des longs-couteaux.

II

Un chien pendu est toujours un chien assassiné. C'est ce que je me dis quand je heurtai du front le cadavre raidi de Néron, le chien d'Hermann, accroché à la lanterne de la porte de service. Je ne connaissais pas le chien. C'était une bête sauvage et antipathique soumise au seul Hermann. On entendait parfois de la cave monter leurs duos d'amour, les grognements amicaux de Néron répondant aux injures tendres de l'homme. Il se balançait, son poil durci par les glaçons, suivant le mouvement que mon front lui avait imprimé. Je m'en étonnai sans m'attendrir, mes facultés émotives s'étant émoussées pendant le trajet que je venais d'accomplir. De Zehlendorf-Mitte à Zehlendorf-West la distance est courte et l'autobus en a vite raison ; il n'en coûte que 25 pfennig, mais 25 pfennig c'est une somme quand il faut la multiplier par deux et l'ajouter au prix du voyage aller-retour pour Dahlem. D'ordinaire, je faisais la route à pied et tout en longeant l'interminable Chaussée de Potsdam qui s'engouffre en tourbillonnant sous la voûte effondrée du ciel, je songeais à Peter Lorre, au Vampire de Dusseldorf et à Hamann qui faisait des saucissons de chair humaine : il avait une clientèle choisie et les dames se passaient son adresse avec des mines gourmandes. Parfois l'autobus me rattrapait et je me mettais à courir derrière lui en criant comme une folle : 25 pfennig, 25 pfennig !

Je me baissai pour ne pas toucher au chien et j'ouvris la porte. Oh ! la lumière, la chaleur, la sécurité de cette maison qui n'était pas la mienne ; les murs blancs, les mosaïques bleues, le frigidaire royal, la porte capitonnée comme un coffre-fort... Tout donnait l'impression d'une vie facile, heureuse, dans un monde débon-

naire, où les chiens ne couraient pas le risque d'être pendus. Je me laissai tomber sur une chaise après avoir attiré à moi le plateau où m'attendaient des pains « illustrés ». Minna mettait tout son art dans la préparation des pains. Mais ce soir-là, je ne pris pas garde à la margarine rance, ni à la mortadelle élastique, ni au pain qui avait la couleur des meubles du salon. Je savais que les Beneckendorff craignaient la police, malgré les fréquentes professions de foi de Gregor en faveur du régime, et qu'ils avaient renoncé à porter plainte pour des larcins commis dans le jardin ou le vol d'une bicyclette « afin de ne pas s'attirer des ennuis encore plus grands ». S'il n'y a pas de cadavre, il n'y a pas d'enquête. J'en conclus que le mieux était de couper la corde et d'enfouir le chien sous un tas de neige, dans le jardin. Cette idée absurde me parut bonne et je décidai de l'exécuter sur-le-champ. Je rangeai les restes de mon souper et je m'apprêtais à refermer la porte de la cuisine lorsque je crus entendre un bruit. A la vérité, je n'entendis rien, je devinai simplement qu'il se passait là-haut quelque chose d'anormal. La maison était plongée dans l'obscurité mais la lumière de l'avenue pénétrait dans la cage d'escalier par une lucarne ronde percée à la hauteur du palier du premier étage. J'avais un sentiment très strict de la légalité de mes actes, de mon droit à être dans l'escalier à minuit passé, puisque nous étions jeudi et que ce soir-là, je rentrais tard après une leçon donnée à Dahlem. Sûre de mon droit, je montai sans précaution.

A la dernière marche, je m'arrêtai. La porte de la chambre de Gunther était entrebâillée et une épée de lumière m'avertissait de ne pas aller plus loin. Je fis quelques pas, amortis par la moquette, et je regardai par l'entrebâillement. Un homme accroupi et qui me tournait le dos fouillait une valise remplie de papiers et de journaux. Sa torche électrique posée sur le sol l'éclairait de biais sans qu'il s'en doutât ou peut-être était-il sûr de ne pas être dérangé. Je le reconnus à ses mains. Qu'il maniât la pelle avec une aisance de fossoyeur, jouât avec le chien ou lutinât sa femme, Hermann avait excité mon intérêt par l'espèce de vie indépendante que j'attribuai à ses mains. Malgré leur taille et leur grosseur, elles possédaient une adresse qui tenait du miracle. Je les voyais soulever les papiers et s'égarer parmi les feuilles sans que le moindre bruissement de papier parvînt à mes oreilles.

Ces mains habiles me rendirent circonspecte. Je me mis à penser vite et correctement et au lieu d'ouvrir la porte de ma chambre et de risquer ainsi d'éveiller l'attention d'Hermann, je me glissai dans un recoin obscur du corridor derrière une armoire où madame Beneckendorff rangeait ses vases.

J'attendis dix minutes, la tête au mur et les sourcils froncés. Selon une vieille habitude, je me parlai à voix basse et je me souviens que je répétais sans cesse la même phrase : mais qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer là-dedans ? Réfléchir me fatiguait beaucoup, je n'en avais pas l'habitude, de sorte que ma question restait toute platonique et que je ne devais pas compter sur moi pour tenter d'y répondre.

L'ombre d'Hermann se découpa bientôt sur le fond plus clair de la porte de ma chambre et elle parut se tasser, devant trapue, bossue, tandis qu'il collait son oreille à la serrure. Je compris que je courais un danger, sans connaître précisément lequel, s'il m'apercevait à mon poste d'observation. Un violent bourdonnement d'oreille m'empêcha de suivre le chemin d'Hermann à travers la maison mais j'entendis bientôt le parquet craquer au-dessus de moi.

Plus que la frayeur, c'est l'étonnement qui me laissa clouée sur place et prolongea inutilement ma faction pendant de longues minutes. Avec une précaution maladroite, j'ouvris la porte de ma chambre. Je n'osai pas donner de la lumière et me déshabillai hâtivement craignant d'être prise en flagrant délit de veille si Hermann se livrait à un nouveau contrôle. J'expédiai rapidement la corvée d'épingles en me piquant les doigts plusieurs fois. Je ne pouvais m'habituer aux lits allemands et j'attachai chaque soir l'instable « plumeau » au matelas avec des épingles de nourrice que j'ôtai le matin avec le même cérémonial. Je m'étendis dans mon lit épinglé et je restai près d'une heure sans pouvoir dormir, m'interrogeant sur la conduite à tenir. Je me proposai de tout raconter à mes hôtes dès le lendemain.

Le bruit sourd de la porte d'entrée parvint jusqu'à moi. Gunther rentra à la maison. Il n'éprouvait pas les mêmes difficultés que moi à ouvrir les serrures compliquées de la grande porte et n'avait aucune raison de préférer l'entrée de service : il ne verrait donc pas le chien pendu. Je suivis en pensée les mouvements qu'il fit pour fermer sa porte, allumer sa lampe de chevet,

YVONNE ESCOULA L'APATRIDE

Une jeune Française, Line Moreau, fille d'un cheminot orléanais du genre révolutionnaire en peau de lapin, est envoyée en Allemagne par son père désireux de la « caser » avantageusement dans un organisme international lorsqu'elle saura l'allemand. Line partage la vie et les soucis d'une famille prussienne dans la banlieue de Berlin. Le fils de ses hôtes participe à un mouvement de résistance contre le régime hitlérien et est dénoncé par un familier de la maison : le père est arrêté, la mère se suicide, le fils ne doit son salut qu'à sa fuite et à l'aide inattendue de Line.

Plus tard, après des péripéties mouvementées où Line fera connaissance avec le monde clandestin et tuera le dénonciateur de Gunther, elle retrouvera ce dernier à Paris et l'épousera, malgré l'opposition violente de son père.

Munich arrive, puis la guerre. La situation de Gunther, donc celle du couple, est affreuse. Déchu de la nationalité allemande, il restera cependant toujours un ennemi aux yeux des Français et une proie pour la police allemande. Il est interné, s'évade, est forcé de se cacher. Il vit avec Line dans une demi-clandestinité, tenu sans cesse de ruser pour échapper aux poursuites des policiers de tout poil. Finalement, traqué par la police allemande, il est contraint de prendre le maquis, en laissant Line seule au foyer d'une vieille paysanne misérable et pittoresque qui les protégera tous deux de sa sagesse et de sa ruse paysanne contre les dangers les plus tragiques, les plus sordides aussi.

Au retour de Gunther, à la libération, Line peut craindre un instant que l'amour de Gunther pour elle n'ait pas résisté à la séparation car il avait retrouvé dans le maquis une ancienne maîtresse, allemande elle aussi. Mais l'amour énergique et farouche de Line aura le dernier mot et Gunther restera en France avec elle.

L'Apatride est un livre dur, plein d'humour et de générosité, où l'amer et le cocasse font bon ménage. C'est un livre sans naïveté, sans illusions, et la morale en pourrait être que la stupidité est bien le seul territoire où l'on soit admis sans passeport.

ROMANS et NOUVELLES

(Publications Janvier-Juillet 1951)

MARCEL BISIAUX

Jeanne

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LÉO-PAUL DESROSIERS

L'Ampoule d'Or

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

La Péniche sans Nom

NICOLÉ DUTREIL

Tout finit au Port

JEAN GIONO

Les grands Chemins

PHILIPPE HÉDUY

Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN

La Clique du Café Brebis

suivi du Petit Manuel

du parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU

Capri, petite Ile

PIERRE MOINOT

Armes et Bagages

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV

Valfort

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

JACQUES PERRET

La Bête Mahousse

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

LOUISE DE VILMORIN

Julietta